
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147,
151, 152, 153 et 154.)

Un écrivain de Constantine, El-Hadj-El-Oumbarek, rapporte que par suite d'un traité conclu d'un commun accord, le commandement de la province de Constantine fut divisé en trois, c'est-à-dire : un tiers aux Douaouda descendants de Yakoub-ben-Ali, l'autre aux cheikles héréditaires des Hanencha, la famille féodale des Harar dont j'ai donné déjà l'historique et, enfin, le dernier tiers revint aux Turcs. Cette combinaison attribuant une égale part d'autorité à chacune des puissances en présence, remédiait à l'état d'abandon dans lequel l'administration de la province se trouvait depuis la chute du gouvernement Hafside.

De là vint la coutume de cette époque que, lorsqu'un Bey était investi par le Pacha d'Alger au commandement de Constantine, il revêtait le caftan devant les dignitaires assemblés, puis il l'envoyait à l'émir des Douaouda et au cheikh des Hanencha qui

procédaient à la même cérémonie en présence de leurs populations.

Ils avaient en outre le droit de marcher drapeaux déployés et au son de la musique, privilège honorifique affectés aux Beys seulement, ce qui démontre la puissance qu'ils conservaient, bien qu'ils eussent fait acte de vasselage à la domination Turque.

Nous sommes peu renseignés sur les événements qui amenèrent l'expédition d'Hassan-Agha contre Biskra en 1541. Ce renégat corse illustré par sa défense d'Alger contre Charles-Quint, soumit cette partie du Sahara à la domination Turque et dans la notice des Douaouda, je trouve en effet que Ali bou Okkaz revint avec les Turcs à Constantine où on lui remit le kaftan de commandement de tous les nomades, avec le titre de cheikh ou émir des arabes.

Plus loin il est dit encore, dans le même document, que ce chef accompagna de nouveau les Turcs à Tougourt et à Ouargla. Il s'agit évidemment ici de la campagne de Salah-Rais, en 1552.

En 1581, Ahmed ben Ali bou Okkaz succédait à son père. Jamais la puissance des chefs Douaouda n'avait été si bien établie; presque toutes les régions du Tell et du Sahara de la province de Constantine reconnaissaient leur autorité. Ce que nous appelons aujourd'hui le cercle de Laghouat jusqu'au Mزاب leur obéissait également. On raconte à ce sujet l'épisode de famille que voici: Ahmed ben Ali avait donné sa fille en mariage au chef kabyle des Mokrani de la Medjana, lequel était déjà marié dans son pays. La désunion éclata entre les deux époux et la femme kabyle injuria grossièrement sa compagne arabe. Celle-ci écrivit à son père pour s'en plaindre. Le Douadi campé en ce moment à Taounza, au delà de Laghouat, part aussitôt avec son goum. Sa marche est d'une rapidité vertigineuse pour ne pas laisser à ceux qu'il va surprendre le temps de se mettre en défense. En souvenir de cette course échevelée on dit encore :

هو عودي هو
من تونزة الى الرب

Vite, mon cheval, vite!

De Taounza à Ref,

C'est à Ref, dans la plaine de la Medjana qu'était alors établie sous la tente, toute la zemala de Mokrani. Le chef Douadi voulait tuer son gendre, mais les prières de sa fille calmèrent sa colère et sa vengeance se borna à emmener la femme kabyle qu'il donna en mariage à un nègre de sa suite.

Ahmed ben Ali était surnommé Bou Sebâ El-Lha, *l'homme aux sept barbes*, par la raison que sa barbe tressée s'étalait sur sa poitrine en sept torsades. Sa réputation de courage et d'énergie est restée proverbiale. Il avait à son service personnel une *déïra* ou garde de corps à l'aide de laquelle il faisait exécuter ses volontés. C'était une série de tribus dont la notice biographique nous a conservé les noms; d'abord les Fetnassa et les Ardjan dont les descendants habitent aujourd'hui le village de Farfar près de l'oasis de Zaatcha; puis les Kaâma (1) et enfin les Nehed et les Khoumir que des bouleversements politiques firent expulser du Sahara dans le courant du XVI^e siècle. D'étapes en étapes ceux-ci arrivèrent sur le bord de la mer près de La Calle et formèrent la population actuelle des Nehed et Khoumir.

Cette *déïra* du chef Douadi avait en permanence un effectif de mille cavaliers toujours prêts à se mettre en ligne et se porter contre les nomades chez lesquels se seraient manifestées les moindres velléités de désobéissance. Bou Sebâ El-Lha jouissait aussi d'une grande considération auprès des marabouts qu'il combla de bienfaits. Ainsi Sidi ben Dahou eut en apanage le tiers des terres et des eaux de l'Oued-Msif et ses descendants résidants toujours à Msif possèdent les titres octroyés à cette époque. Il en est de même pour les familles religieuses de Sidi-Aïssa, Sidi-Soucha, Sidi-Sahanoun, Sidi-Zekri et autres personnages en odeur de sainteté.

Ali bou Okkaz, fils d'Ahmed ben Ali bou Sebâ, succéda à son père en 1602. Il fut remplacé par son fils Ahmed en 1616 et celui-ci également par son fils Sakheri ben Ahmed en 1622. Rien de remarquable ne se produisit durant cette période, aussi

(1) Si Bel Kacem ben Sedira, élevé dans nos écoles françaises et aujourd'hui officier d'académie et professeur distingué de l'école normale d'Alger est originaire de cette famille militaire de Kaâma.

nous bornons-nous à enregistrer les noms des chefs Douadiens se succédant, afin de suivre l'arbre généalogique.

Sakheri ben Ahmed, qui mourut en 1629 et fut enterré à l'oasis de Sidi-Khaled, près Biskra, laissait trois fils connus sous les noms de Ahmed ben Sakheri, Bel Guidoum et Mahammed. Des événements d'une grande importance pour les annales de la province de Constantine vont maintenant se produire par le fait de ces trois chefs douadiens. Des circonstances m'ont fait découvrir, dans un manuscrit arabe, des détails inédits fort intéressants sur cet épisode. Nous sommes en l'année 1637. Au souffle parti à la fois du Sahara et des environs du Bastion de France, aujourd'hui dans le pays de La Calle, toute la province de Constantine s'insurgea contre la domination turque et lui fit subir un échec dont elle ne se releva que plusieurs années après, au prix des plus grands sacrifices.

Voici comment mon manuscrit indigène raconte cette insurrection :

« Mourad, bey de Constantine, étant campé, le mercredi, au commencement du mois de Safar de l'an 1047 (1637 — juin), au bivouac situé au sud de Constantine (sur les bords de l'oued Roumel, au pied de notre camp des Oliviers), reçut la visite du cheïkh Mohammed ben Sakheri ben Bou Okkaz El-Aloui (descendant d'Ali), cheïkh El-Arab. Mourad-Bey le retint prisonnier dans son camp. On convint, dans le Conseil supérieur, de le mettre à mort parce qu'il était sorti de l'obéissance au gouvernement du Sultan. On consulta, à ce sujet, notre maître très élevé Ali-Pacha, alors souverain d'Alger, ainsi que son Divan et autres dignitaires, lesquels, d'un avis unanime, prononcèrent sa mise à mort. On le tua, en effet, et, en même temps que lui, périrent aussi son fils Ahmed et six autres personnages appartenant à la haute noblesse arabe. Ils furent exposés au Bachouda (tente des criminels) du camp; puis on coupa leurs têtes, que l'on porta à Constantine, où on les mit en montre sur les remparts de la ville, à l'exception de la tête du cheïkh Mahammed et de celle de son fils, que l'on n'apporta pas en ville.

» Un an après cette exécution, le frère de la victime, nommé
 » Ahmed ben Sakheri, organisa la totalité des Arabes nomades,
 » les Hanencha et les populations en masse qui habitent le pays
 » compris depuis les portes de Tunis jusqu'aux portes d'Alger,
 » et leva l'étendard de la révolte contre le gouvernement turc.
 » Il marcha sur Constantine avec toutes ses forces. Les gens de
 » la ville sortirent pour combattre les agresseurs; mais Ahmed
 » ben Sakheri se jeta sur eux par surprise, avec ses cavaliers et
 » ses fantassins, leur tua environ vingt-cinq hommes, et les
 » Constantinois, mis en déroute, rentrèrent dans leurs murs.
 » Le lendemain, Ahmed, avec ses cavaliers et ses fantassins, alla
 » porter l'épouvante dans la campagne du Hamma, au pied de
 » Constantine, et la contrée qui s'étend de ce côté. Il incendia
 » les meules de blé et d'orge. Il mit également le feu aux villages
 » qui se trouvaient dans ce canton, au point que l'incendie se
 » propagea jusqu'aux jardins du Menia (jardins autour de notre
 » pont d'Aumale). Il fit brûler également d'autres lieux. Le
 » lendemain, c'est-à-dire le troisième jour, il alluma des feux
 » qui, depuis Constantine, s'étendirent aux environs; il ne ces-
 » sait d'incendier et de ravager. Partout où il apprenait qu'il
 » existait un village où se trouvaient des céréales, il le faisait sac-
 » cager; il dévasta ainsi jusqu'à Mila et réduisit les populations
 » de cette contrée à la dernière extrémité.

» Mourad, bey de Constantine, expédia alors des émissaires à
 » Alger, auprès de notre seigneur Ali-Pacha, pour se plaindre
 » des maux que causaient les rebelles et demander des secours.
 » On lui envoya d'Alger le kaïd Yousef et le kaïd Châban avec
 » deux cents tentes (environ 4,000 hommes). Les soldats qui se
 » trouvaient déjà près de Mourad-Bey se composaient de cent
 » tentes. Toutes ces troupes réunies formèrent donc un effectif
 » d'environ 6,000 hommes, qui se mirent en mouvement pour
 » aller combattre Ahmed ben Sakheri et ses adhérents. La ren-
 » contre eut lieu à l'endroit nommé Guedjal (plaine de Sétif).
 » Ahmed ben Sakheri mit les Turcs en déroute, s'empara de
 » leurs tentes, des sacs des soldats et de tout ce qui existait
 » dans leur camp. On assure que jamais, du temps du Paganisme
 » ou de l'Islamisme, on n'avait vu une plus sanglante bataille.

» Les débris de la colonne turque s'en retournèrent à la dé-
 » bandade à Alger. Mourad-Bey fut obligé de fuir tout seul.
 » Cette bataille eut lieu le samedi, 12 du mois de Djoumad 1^{er}
 » de l'an 1048 (20 septembre 1638). Le secrétaire de Mourad-Bey,
 » nommé Chériet ben Saoula, périt dans l'action. Les Arabes le
 » firent mourir d'une manière atroce, par la raison que c'était
 » un homme de grand mérite et intelligent, dont les conseils
 » dirigeaient la politique des pachas et des beys. »

Telle est la traduction que nous avons faite du manuscrit arabe dont il est question ci-dessus. Voici maintenant ce que raconte, au même sujet, le P. Dan :

« Au mois de septembre 1638, les Maures du côté de la ville de Constantine refusant de payer la lezma, ou impôt annuel, le Pacha d'Alger leur envoie un camp un peu plus fort qu'à l'ordinaire, afin de les y contraindre. Informés de cela, les Maures s'arment du mieux qu'ils peuvent et décident de bien se défendre, entre autres deux cheïkhs qui sont comme chefs et capitaines de certains cantons et villages ambulatoires de ces Arabes, l'un de ceux-ci nommé Khaled et l'autre Ben-Ali.

» Mourad, bey de Constantine, qui avait ordre de percevoir cette lezma, voyant la vigoureuse résolution des Maures, leur grand nombre, et qu'en somme ils étaient plus forts que lui, fit demander du secours à Alger. On lui envoya deux cents tentes, dont le kaïd Yusef reçut le commandement.

» Mourad, ayant rallié l'armée d'Alger avec son contingent provincial, escarmouchait chaque jour avec les insurgés, qui se défendaient bien. Voyant cela, et comprenant que le refus de ces Maures de payer l'impôt n'était qu'un prétexte, et qu'au fond, ils voulaient se venger de Mourad-Bey qui avait fait mourir le frère de Ben Ali, le kaïd Yusef en conclut qu'on pouvait avoir ces Arabes par la douceur et il traita secrètement avec eux. Il promettait de leur livrer le Bey de Constantine, ce qui enlevait tout prétexte à la révolte, parce que Mourad était extrêmement riche et que, par sa mort, le Divan héritait de lui.

» Cependant, cette négociation fut connue du Bey de Constantine, qui feignit de n'en rien savoir. Aussi, invité par le kaïd Yusef à attaquer l'ennemi d'un côté, pendant que le contingent algérien l'assaillirait de l'autre, il obéit et s'y porta vaillamment d'abord, mais remarquant que Yusef a le dessous et qu'il se retire un peu en désordre, Mourad ne manque pas de se dégager avec son monde, retraite qui redoubla l'ardeur des Maures contre les Turcs d'Alger et augmenta le carnage qu'ils en faisaient, contraignant enfin à une fuite honteuse le petit nombre de ceux qui restèrent.

» A Alger, le kaïd Yusef rejeta la honte et les malheurs de sa défaite sur le Bey de Constantine, qui l'avait, disait-il, abandonné au plus fort de l'action. Mais Mourad comptait de puissants amis parmi les membres du Divan, et il réussit à se tirer d'affaire, non toutefois sans qu'il lui en coûtât beaucoup d'argent. »

L'année suivante, 1639, au rapport du P. Dan, on envoya d'Alger une autre armée pour venger le premier échec ; mais on trouva les Arabes en beaucoup plus grand nombre que la première fois, et les Turcs, investis de toutes parts, se voyaient couper les vivres et menacés de mourir de faim et de soif, si un marabout en grande odeur de sainteté ne leur eût fait accorder la vie sauve aux conditions suivantes :

1° Les Turcs n'inquiéteront plus les révoltés au sujet de l'impôt lezma ;

2° Ils s'en retourneront droit à Alger, sans se détourner ni à droite ni à gauche de la route, sous peine d'être tous taillés en pièces ;

3° Ils rebâtiront le Bastion de France, ainsi que ses dépendances.

Je n'ai pas à revenir ici sur cette dernière clause, qui a été développée dans mon travail historique sur les *Anciennes concessions françaises d'Afrique*. Le chef de cette région, Khaled ben Ali, de la famille noble des Harar des Hanencha, s'était allié

aux Douaouda du Sahara pour renverser la domination turque empêchant le commerce de son pays avec la France.

Pendant plusieurs années, toute la partie sud et occidentale de la province de Constantine obéit à la famille des Sakheri, dont nous avons vu le chef, Ahmed ben Bou-Okhaz, être le promoteur et le héros de la révolte qui devait amener un dénouement si fatal pour les nouveaux conquérants.

Cette période de l'indépendance de la race arabe qui a laissé des souvenirs vivaces dans la tradition, est en outre démontrée par de nombreux documents écrits possédés par certaines familles notables du pays. Pour des questions de service, j'ai eu à m'occuper de revendications qui m'ont mis à même de relever le contenu de diplômes de cette époque. Dans la tribu des Oulad-Abd-en-Nour, entre autres, au moment de la constitution de la propriété, j'ai eu entre les mains les papiers de la famille religieuse des Oulad-El-Azzam, contemporains de la puissance des Douaouda dans la province de Constantine.

L'un, daté de l'an 1009 (1600 de J.-C.), prescrit aux chefs de Negaous, des Rira, de Biskra et de Msila, de traiter avec considération les Oulad-El-Azzam porteurs du titre. La signature et le sceau apposés sur cette pièce sont illisibles; mais les détenteurs affirment, par souvenir de famille, qu'ils émanent des Douaouda des Ahl-ben-Ali; or, à cette époque, c'était Ahmed ben Ali Bou-Okhaz dont la puissance était considérable.

En suivant l'ordre chronologique de ces vieux diplômes, nous en trouvons un second, écrit par Seliman ben El-Haddad, en 1040 (1631), enjoignant de protéger les Oulad-El-Azzam.

Seliman ben El-Haddad, de la famille noble des Aïad, était devenu le beau-père du Douadi Sakheri, lequel en avait fait son khalifa, commandant chez les tribus sédentaires du Tell, pendant qu'avec ses nomades, il s'éloignait, en hiver, dans les régions sahariennes (1).

(1) Les Oulad-El-Haddad racontent que leur ancêtre était un chérif de la ville de Féz, qui fut massacré par ses parents, compétiteurs au pouvoir souverain. Ce chérif laissa un fils qui, sauvé par un Nègre, son esclave, fut amené à la Kalâ des Beni-Hammad, où un forgeron

Enfin, le dernier titre est signé d'Ahmed ben Sakheri lui-même; nous allons le reproduire textuellement:

* الحمد لله * صلى على سيدنا ومولانا محمد *

(cachet illisible)

هذا ظهير كريم وخطاب واضح جسيم اظهر على المستظهر به بساير
العز والتكريم ليعلم من يافو عليه من اخواننا اولاد السخر واهل
بن علي وكافة من كان تحت سمعنا وطاعتنا انه جردنا بحول
الله وفوته من الهايخ الاخيار والسادات الابرار سيدي محمد بن
مخلوب وكافة اولاده واخوانه اولاد العزام بحيث لا يتعدى
عليهم في ذلك احد بكل وجه من الوجوه لانهم لم تجرا عليهم
عادة السابفة ولا لاحفهم واجريناهم على عادتهم السابفة كل
ذلك لوجه الله العظيم رجاء ثوابه الجسيم والله لا يطيع اجر
المحسنين وسلام من عبد الله احمد بن السخري وقفه الله بتاريخه
شهر الله المفطم فدره رمضان عام ١٠٥٥

Ainsi, en l'an 1055 (1645 de J.-C.), Ahmed ben Sakheri prescrivait à ses frères les Oulad-Sakheri, aux Ahl-ben-Ali et à la totalité des populations à lui soumises et obéissantes, de respecter et de traiter avec considération la famille des Oulad-El-Az-

donna l'hospitalité aux fugitifs. On appelait l'enfant le *chérif du forgeron* (El-Haddad). Le souverain de Kalâ ayant entendu raconter son histoire, le fit appeler, l'attacha à sa personne et le combla de biens. Cette famille, après la ruine de la Kalâ, se fixa aux Aïad, où elle a toujours joui, jusqu'à ce jour, d'une grande considération, en raison de son origine de noblesse religieuse et de ses alliances avec les grandes familles de la contrée. Nous verrons plus loin que le Douadi Ahmed ben Sakheri épousa sa cousine Redjaradja bent El-Haddad.

zam, qui habite aujourd'hui encore la tribu des Oulad-Abd-en-Nour, entre Constantine et Sétif.

Un autre titre de la même nature et délivré toujours par Sakheri au marabout Zarrouk, de Mechira, dont la zaouïa se trouve près des Telarma, porte la date de 1062 (1651).

D'après le chroniqueur des Beys de Constantine, Youssef, pacha d'Alger, craignant la lourde responsabilité d'avoir perdu une riche province relevant de la Turquie, entama immédiatement des négociations avec tous les personnages religieux ou autres influents dans le pays, afin d'obtenir une nouvelle soumission. Avec leur concours, il entreprit une grande campagne dans cette direction. Il expédia d'Alger une partie des troupes, tandis que lui-même, avec son camp particulier, prit la voie de mer, débarqua à Bône, de là marcha sur Constantine, et même jusqu'à Biskra. Nous n'avons aucun détail sur cette expédition, et nous ne savons si le cheïkh Ben Sakheri chercha à s'opposer en personne à sa marche. Les notes de la famille des Douaouda n'en disent rien non plus. Quoi qu'il en soit, Youssef-Pacha regagna Alger par terre, où il arriva vers le milieu de l'année 1642. Ce qui démontrerait que le résultat de la campagne turque avait été nul, c'est qu'en 1645, de même qu'en 1651, Sakheri était toujours le maître de la contrée, ainsi que le démontrent les diplômes ci-dessus.

Voici une légende qui se rapporte à cette époque. Les Sekhâra dominaient dans le Sahara, le Tell et une partie de la Kabylie. Si quelques marabouts privilégiés étaient leurs partisans, d'autres avaient sans doute des raisons pour leur faire de l'opposition. De ce nombre était Si Mahammed ben Yahia, dont le tombeau, — appelé *le marabout* par nos rouliers, — se voit encore sur l'ancienne route des voitures de Sétif à Constantine, dans la plaine des Oulad-Abd-en-Nour. Or, Si Mahammed ben Yahia, qui s'attribuait le don de prophétie, ne cessait de répéter, à cette époque de lutte entre les Turcs et l'élément indigène : « *Je suis Turc et non plus Arabe* », signe certain, disent les chroniqueurs du cru, que les gouvernants arabes ne devaient pas tarder à être remplacés par de nouveaux conquérants.

Le marabout ajoutait aussi ces paroles compromettantes : « *Le bâton des Turcs est une barre de fer, celui des Sekhara est une simple tige de berouag (asphodèle).* »

Malgré le caractère religieux dont il était revêtu, ses prédications frondeuses ne manquèrent pas d'indisposer contre lui le chef de la contrée, qui, pour s'en venger, résolut de lui faire payer l'impôt, dont jusque-là il avait toujours été affranchi. De Ferdjioua, où le chef des Zekhara passait en ce moment l'été, avec sa zemala, il envoya des émissaires chargés de percevoir le tribut du santon trop bavard. A leur arrivée, le marabout ne manifesta en aucune manière son étonnement ; il se borna à leur dire : « Je m'estimerais très heureux de continuer à ne pas payer d'impôt ; mais si votre maître y tient absolument, amenez-moi cinq cents chameaux pour emporter l'orge et le blé que j'ai à livrer. » Les envoyés, croyant la chose, s'en furent à la recherche de cinq cents chameaux ; mais lorsque le marabout eut connaissance de leur approche, il sortit de sa tente et prononça ces paroles : « Engloutis ce qui vient, ô toi qui engloutis. » A peine avait-il achevé cet anathème, que les animaux disparurent dans les entrailles de la terre, qui s'entrouvrit sous leurs pieds. L'endroit où s'est passé le fait est la riche prairie des Oulad-Zaïm qui porte encore le nom de Belaâ (l'engloutisseuse, l'avaleuse). Quant aux cavaliers qui conduisaient les chameaux, ils coururent de toute la vitesse de leurs chevaux informer les Sekhara de ce qui venait de se passer.

A cette nouvelle, le chef du pays, craignant pour lui-même, partit sur-le-champ implorer la clémence de Si Mahammed ben Yahia, lui amenant sa fille et de riches présents. Il offrit le tout au marabout, qui, touché de son repentir, consentit à lui faire grâce. A tous ces cadeaux, il joignit des esclaves et le don de la contrée environnante. Ce territoire est resté, encore dans ces derniers temps, un asile inviolable pour tous ceux qui cherchaient à se soustraire à la justice des hommes ou à mettre leurs biens en sûreté, en cas de guerre.

Cette légende est un curieux exemple de l'imagination arabe ; elle est fort répandue dans le pays, et c'est pour cela que nous

lui conservons son cachet original et féérique. Cependant, il nous est permis de chercher à nous rendre compte des circonstances qui y donnèrent lieu. Un ruisseau, l'oued Tadjemout, complètement à sec en été, descend des hauteurs des Oulad-Zaïm. Il est probable que les cavaliers des Sekhara commirent l'imprudence de camper dans ce bas-fond, et qu'une de ces crues si fréquentes dans ce pays, où aucune végétation abondante ne retient les eaux du ciel, pendant les orages, inonda brusquement la vallée et les engloutit.

Quoi qu'il en soit de cette légende, inventée probablement après coup, l'autorité exclusive des Sekhara ne devait pas durer, et les Turcs allaient reparaître et se maintenir.

L'anarchie, dans la ville de Constantine et la campagne, était devenue telle, que les notabilités sollicitèrent du Pacha de leur donner un nouveau Bey. C'est ainsi que nous voyons apparaître successivement Ferhat-Bey, Mohammed ben Ferhat, et enfin Redjeb, le dernier, qui arriva au pouvoir au mois d'octobre 1666, en faisant assassiner son frère Mohammed. Le chevalier d'Arvieux, alors consul général de France à Alger, raconte dans ses mémoires que Redjeb avait épousé une belle esclave espagnole, qu'il fut destitué, après six années de règne, et même mis à mort pour avoir tenté de se révolter, en 1674.

Redjeb-Bey, ne pouvant vaincre les résistances du cheïkh douadien Ahmed ben Sakheri, déjà vieux à cette époque, résolut de le gagner en offrant Oum Hani, sa fille, en mariage à son frère El-Guidoum. Cette fille, issue d'un Turc et d'une Espagnole, avait, dit la tradition, le sang chaud et le caractère viril ; aussi plut-elle beaucoup aux Arabes, dont elle partageait les exercices à cheval, soit à la chasse, soit dans les réjouissances des Nomades. Elle ne tarda pas à perdre son mari, El-Guidoum, qui la laissa avec quatre enfants en bas-âge. Selon l'usage assez fréquent chez les indigènes, Ahmed ben Sakheri adopta les enfants de son frère, en épousant, tout vieux qu'il était, leur mère Oum Hani. Ben Sakheri avait déjà une première femme du nom de Redjeradja, fille de la famille noble des Oulad-El-Haddad des Aïad, dont nous avons déjà parlé, qui lui avait donné deux fils nommés Mohammed et Ferhat, et une fille, Fathma El-Belilia.

Après que Redjeb-Bey eut été mis à mort pour sa tentative de rébellion, inspiré qu'il était peut-être par sa fille, qui comptait sur l'appui des Arabes sahariens pour fonder un petit royaume indépendant, la mère et le frère de Oum Hani, expulsés de Constantine, se réfugièrent auprès d'elle dans le Sahara. Or, le frère de Oum Hani, portant ombrage aux parents du chef douadien à cause de l'influence qu'il acquérait chaque jour par sa bonne tenue et ses manières distinguées, fut assassiné un jour, à la chasse, à Feid-el-Gharek, entre Biskra et Sidi-Okba, Oum Hani, bien renseignée sur les auteurs du meurtre, inaugura sa vengeance en frappant son mari lui-même. Elle s'entendit avec quelques notabilités arabes bien dévouées à sa personne, et fit massacrer Ahmed ben Sakheri pendant qu'il se promenait isolément à l'endroit nommé El-Heuch-bou-Arous, situé à proximité de l'oasis de Ourlal. Elle se débarrassa ensuite, de la même manière, de plusieurs parents ou serviteurs de son mari. Redjeradja, la première femme de ce dernier, et par conséquent sa rivale, ne devait pas être épargnée non plus. Mais son fils Mohammed seul tomba sous les coups des assassins. Redjeradja prit la fuite, emportant le cadavre de celui-ci, qu'elle alla enterrer à Sidi-Khaled, auprès du corps de son mari. Elle resta enfermée à Sidi-Khaled, sous la protection des marabouts de cette zaouïa, et sauvegarda ainsi l'existence de son fils Ferhat et de sa fille Fathma El-Belilia.

Nous avons déjà raconté la terrible vengeance de Oum-Hani sur la personne de Soliman ben Djellab, le petit sultan de Tougourt, qui, lui aussi, était parent des Douaouda. Nous avons dit également qu'elle immense influence exerça cette héroïne dans le Sahara. Mais nous avons un témoignage bien autrement intéressant à invoquer en rappelant ici ce que notre voyageur français Peyssonnel raconte de son entrevue avec elle lorsqu'il parcourut la province de Constantine en 1725 :

« La princesse *Aumoui* avait posé ses douars, dit-il, tout auprès de Sétif. Je fus bien aise de voir cette femme si illustre et si guerrière qui commande une nation considérable en ce pays. Je fus donc à son douar. Je la trouvai dans sa tente,

» assise avec les principaux arabes de sa nation. Je lui touchai
 » la main, elle me fit asseoir auprès d'elle et me demanda des
 » nouvelles du Bey. C'est une grande femme assez bien faite, de
 » l'âge de soixante ans, d'une belle prestance et d'une physiono-
 » mie fort heureuse. Je ne saurais mieux vous la représenter
 » qu'en la comparant à Madame de Ventadour. Elle était assise
 » sur un tapis, habillée comme les mauresques d'un burnous
 » simple mais propre, avec une espèce de mante qui lui passait
 » sur la tête et qui était tenue par une boucle d'or ; ses brace-
 » lets étaient d'acier et rien n'était superbe que sa bonne mine,
 » mais tout sentait la propreté dans sa tente. Comme elle eût
 » appris que j'étais médecin, elle me pria de voir un de ses fils
 » très malade. J'y fus et je le trouvai avec une fièvre maligne,
 » la langue noire, le pouls élevé, les yeux vitreux, le visage
 » cadavéreux et fort abattu....

» La princesse Aumoui était la femme d'un chef qui comman-
 » dait dans le désert de Sahara. Après la mort de son mari, elle
 » prit la tutelle de ses enfants encore petits et s'acquittait le com-
 » mandement de ces peuples qui lui sont soumis.

» Elle va elle-même à la tête de son armée, elle a livré plu-
 » sieurs combats aux Turcs et fait des actions de bravoure mé-
 » morables, qui l'ont fait considérer et craindre tant de ceux de
 » sa nation et de ses voisins que des Turcs eux-mêmes. Elle a
 » battu plusieurs fois le bey de Constantine qui pour s'acquérir
 » son alliance et son amitié a épousé, l'année passée, la fille de
 » cette princesse. (Il s'agit ici du bey Hassen-Kelian). Il est cu-
 » rieux de voir cette véritable amazone commander et régner
 » sur des peuples qui méprisent si fort le sexe féminin. »

La tradition arabe rapporte que Oum-Hani, d'une bravoure
 extraordinaire, marchait toujours en tête de ses cavaliers montée
 sur une mule au pas rapide et qu'au plus fort du combat elle
 entraînait son monde en se portant sans cesse en avant, n'ayant
 pour arme qu'une baguette qu'elle levait en l'air afin d'exciter
 son monde.

Les Selmia, les Bou-Azid, les Oulad-Zekri, les Oulad-Naïls,
 qui obéissaient comme tant d'autres tribus sahariennes à Oum-

Hani, finirent par se mettre en révolte. Leurs députations allèrent à Sidi-Khaled prendre Ferhat, le fils de leur ancien chef Sakheri, qui, jusque-là, avait vécu dans l'obscurité et d'un commun accord le proclamèrent cheikh El-Arab. Oum-Hani marche aussitôt contre le prétendant et les deux partis se trouvent en présence à El-Guemâa entre les Oulad-Djellal et Lioua. Au moment où on allait en venir aux mains, Ferhat se détache et s'avance seul. Il appelle Ahmed, le fils aîné de Oum-Hani. « Nous combattons lui dit-il en ce moment pour le pouvoir; à quoi bon faire battre nos gens qui n'ont aucune raison pour se haïr, vidons l'affaire entre nous en combat singulier, le survivant restera le maître; vous êtes quatre frères, je suis seul, l'avantage est donc de votre côté. »

A ces mots ils s'élancent l'un contre l'autre; Ferhat tue Ahmed, l'aîné. Mais les cavaliers des deux côtés se sont également portés en avant et ceux d'Oum-Hani sont battus. Dans la mêlée, le second fils de l'héroïne est également tué.

A partir de ce moment le pouvoir fut scindé. Oum-Hani eut ses partisans: Ahi ben Ali, Oulad-Salem, Chorfa, Ramra. Ferhat avait les Selmia, Bou-Azid, Rahman, Oulad-Zekri et toutes les tribus nomades à l'ouest du Zab.

Les Sahariens venant une année dans le Tell selon leur coutume, se rencontrèrent à Aïn-Mouchemal du côté de l'Oued-Cheïr. On se battit encore et les deux derniers fils de Oum-Hani furent tués dans cette bagarre.

Oum-Hani abandonnée dès lors de ses partisans se retira avec quelques serviteurs du côté des Eulma de Sétif où elle vécut désormais dans l'obscurité et finit par mourir de vieillesse et aveugle.

Ferhat ben Ahmed ben Sakheri, appelé aussi quelques fois Ben Redjeradja, du nom de sa mère, resta donc sans conteste à la tête de tous les arabes nomades et son autorité dans le Sahara se fortifia par le mariage de sa sœur Fathma-El-Belilia, avec le sultan de Tougourt, ce qui resserra les liens existant déjà entre ces deux nobles familles. Nous ne savons rien autre sur Ferhat sinon qu'après avoir rétabli la grande autorité des Douaouda il mourut dans le courant du mois de choual 1148 (1736), laissant

son fils Ali bou Okkaz qui prit le titre de Cheikh-El-Arab et donna définitivement au reste de sa famille le nom générique de Bit bou Okkaz quelle a conservé désormais.

Les Turcs de Constantine qui cherchaient depuis longtemps à faire pénétrer leur influence dans les régions sahariennes entrèrent en relation avec Si-Ali bou Okkaz qui continuait à vivre indépendant et, comme ses ancêtres, traitait d'autorité à autorité avec les beys. On lui envoya de riches cadeaux et on finit par lui faire accepter un caftan d'investiture de la part du sultan de Constantinople. Ahmed-Bey El-Kolli, qui gouvernait Constantine à cette époque, parvint même à contracter alliance avec la famille des chefs Sahariens en donnant en mariage sa belle-sœur Mbarka bent ben Ganâ à Ferhat, neveu du cheikh El-Arab Ali bou Okkaz.

LES BEN GANA

Il y a plus de cinq siècles que les Douaouda sont les maîtres incontestés du Sahara et d'une partie du Tell de la province de Constantine quand le nom des Ben-Ganâ est prononcé pour la première fois sur la scène politique de cette région. Il va être mêlé à la plupart des événements qui se produiront jusqu'à l'époque contemporaine, côte-à-côte ou pour mieux dire en opposition constante avec celui des anciens chefs féodaux du pays. Nous ferons donc marcher de front la biographie des deux familles, dès à présent, sans qu'il soit nécessaire de consacrer une notice spéciale aux Ben-Ganâ. Déjà, nous avons indiqué sommairement leur origine, mais l'impartialité nous commande d'enregistrer les différentes versions ayant cours à ce sujet, laissant au lecteur le choix de celle qui lui paraîtra la plus vraisemblable.

Dans sa remarquable étude sur Biskra, le capitaine Séroka a écrit : « Salah-Bey (de 1771 à 1791) parvint à susciter aux Ouled-Bou-Okkaz la rivalité des Ben-Ganâ. Suivant les uns les

» Ben-Ganá sont des Douaouda, selon les autres, leur ancêtre,
 » celui dont date leur illustration était tout simplement un ma-
 » rabout des Oulad-Sidi-Seliman qui avait une zaouïa à Redjas
 » auprès de Mila et une mosquée, celle de Sidi-Seliman-Medje-
 » doubi à Constantine. Les Ben-Ganá prétendent descendre d'un
 » chef Douadi nommé Haddad. »

Le capitaine Séroka quand il rédigeait son opuscule se trouvait à Biskra où les Beni-Ganá étaient tout puissants à cette époque et dirigeaient naturellement l'opinion publique. On voit néanmoins avec quel réserve, à défaut de moyens de contrôle, l'écrivain signalait les ou-dit ayant cours autour de lui. Placé dans des conditions plus favorables pour me livrer à une sérieuse enquête historique, j'ai demandé d'abord aux Ben-Ganá eux-mêmes leur biographie. Or voici la traduction du document écrit sous leur dictée (1) :

« Les anciens rapportent qu'à l'époque où les Espagnols chas-
 » sèrent les Maures d'Espagne (1452), Mahmoud ben Ganá qui
 » était un grand savant s'enfuit d'Espagne où il possédait d'im-
 » menses richesses et prit la résolution de se rendre à la Mecque.
 » Il disait à ceux qui le questionnaient sur son origine : je suis
 » chérif de la postérité du prophète, mais l'invasion des Espa-
 » gnols en Andalousie m'a fait perdre l'arbre généalogique de
 » mes ancêtres et tous les documents que nous détenions.

» Sa première station eut lieu à Bougie et chaque fois qu'on lui
 » demandait qui il était, il répondait : je suis l'hôte de Dieu, —
 » Dif Allah. — Comme à cette époque il y avait beaucoup de gens
 » protégeant ceux qui se livraient à l'étude des sciences, chaque
 » soir il était hébergé dans une nouvelle maison et on l'y ac-
 » cueillait par ces mots : sois le bien venu ô hôte de Dieu.
 » Continuant ensuite sa marche vers l'Orient, il arriva dans la
 » vallée de l'Oued-El-Kebir (bas Roumel) au milieu de la tribu

(1) Je possède ce manuscrit formant un petit volume que m'a remis Si-Bou-Lakheras ben Ganá au nom de sa famille.

» des Zouara, où chacun lui accorda encore l'hospitalité, à cause
 » de ses nobles qualités. Enfin il atteignit une localité du nom
 » de Redjas où il se maria et se fixa. Par la culture des terres et
 » l'élevage des bestiaux, il ne tarda pas à acquérir une grosse
 » opulence qui lui permit de venir en aide à son tour aux
 » malheureux qui se groupèrent autour de lui et le reconnurent
 » pour chef. Mahmoud ben Ganâ eut un fils qu'il nomma Seliman.
 » Celui-ci marchant sur les traces de son père rallia autour de
 » lui par ses bienfaits une foule de gens, de sorte que son auto-
 » rité ne tarda pas à s'étendre depuis Constantine jusqu'à Sétif
 » par la vallée de l'Oued-El-Kebir. Il avait l'habitude d'aller
 » avec ses gens passer l'hiver dans le Sahara, puis en été il
 » revenait résider sur ses propriétés du Tell. Une année, pendant
 » qu'il était campé dans le Sahara, Seliman vit arriver de l'Ouest
 » une population du nom de Ahl ben Ali et leur chef, qui s'ap-
 » pelait Sakheri, fit la paix avec lui en bon musulman et adopta
 » son genre d'existence, c'est-à-dire alternant ses séjours, selon
 » les saisons, dans le Tell et le Sahara. Seliman avait un fils du
 » nom de Ganâ qui épousa la fille de Sakheri. Mais la discorde
 » éclata entre les Ahl ben Ali et les gens de Seliman ben Ganâ
 » et ceux-ci accablés par le nombre furent forcés d'émigrer en
 » Tunisie. Mais au bout de quelques années étant redevenus
 » forts, ils revinrent dans leur pays et après un combat meur-
 » trier s'en rendirent maîtres de nouveau. Seliman reprit sa do-
 » mination sur la contrée et mourut laissant son fils Ganâ qui
 » lui succéda ; c'était celui-ci qui avait épousé la fille de Sakheri,
 » le chef des Ahl ben Ali. Il en eut un fils qu'il nomma Moham-
 » med ben Ganâ et qui hérita de son autorité. Ce dernier vécut
 » en bonne intelligence avec les enfants de Sakheri qu'il consi-
 » dérait comme ses cousins.

» Une certaine année, Mohammed ben Ganâ résolut d'ac-
 » complir le pèlerinage de la Mecque et il annonça qu'il don-
 » nerait à boire et à manger durant le voyage à quiconque
 » l'accompagnerait. De tous côtés lui arrivèrent des compagnons
 » de route ; la visite aux lieux saints s'accomplit et tous ceux qui
 » l'avaient suivi proclamèrent qu'ils ne reconnaîtraient plus
 » d'autre chef que lui. En rentrant dans leur pays, les pèlerins

» chassèrent la famille de Sakheri et n'obéirent plus qu'à El-Hadj Mohammed ben Ganá, dont le nom fut donné au pèlerinage de cette année en commémoration de ses bienfaits.

» Toutes les tribus continuèrent à obéir à Ben Gana jusqu'au moment où les Turcs arrivèrent pour la première fois à Constantine (1535). El-Hadj ben Ganá rassembla toutes ses tribus et empêcha les Turcs d'entrer dans cette ville, les forçant même de rebrousser chemin vers Alger.

» El-Hadj ben Ganá, craignant que les Turcs n'arrivassent devant Constantine une seconde fois, se tint campé sur les bords de l'oued Roumel, même pendant la saison d'hiver, se bornant à envoyer les troupeaux dans les pâturages du Sahara, selon l'habitude. Mais les pluies d'hiver étaient abondantes, et ses tribus se plaignaient de camper dans la boue; alors *Ben Ganá fit apporter du sable du Sahara pour couvrir cette boue, et c'est depuis lors que l'on a donné le nom de oued Roumel* واد الرمل *la rivière du sable, à l'endroit où il campait.*

» Enfin les Turcs se présentèrent pour la deuxième fois devant Constantine, porteurs, cette fois, d'une lettre du Sultan ottoman dans laquelle il était dit : *nous sommes Musulmans comme vous.* El-Hadj ben Ganá s'entendit avec ses tribus, et laissa alors les Turcs pénétrer librement à Constantine. Ben Ganá continua à gouverner néanmoins tout le pays jusqu'à Tougourt. Enfin, les Turcs lui demandèrent de pénétrer avec lui dans le Sahara. Ben Ganá leur répondit : toute la contrée m'obéit; je vous conduirai à Tougourt, au Souf et à Ouargla. Mais, après réflexion, les Turcs n'osèrent pas entreprendre cette campagne et prétextèrent que c'était trop loin. Ben Ganá comprit qu'ils avaient peur et leur offrit de laisser ses enfants en otages à Constantine. C'est alors qu'il fit, dans cette ville, l'acquisition de la maison qui est bien connue de tous les habitants, jusqu'à ce jour. Ben Ganá conduisit alors les Turcs à Tougourt, au Souf et à Ouargla, où il soumit à son autorité la population nomade des Chaâmba.

» L'armée expéditionnaire retourna à Constantine contente, satisfaite, et les Turcs comblèrent Ben Ganá de fortune et d'honneurs. Il siégeait auprès du Bey, avec le rang de ministre,

» et il était toujours consulté sur les affaires du pays. A cette
 » époque, les Turcs résolurent de faire une expédition contre les
 » Flissa, du côté des montagnes du Jurjura. El-Hadj ben Ganâ
 » prit ses dispositions et se mit en marche avec le Bey de Cons-
 » tantine, qui se nommait Ahmed-Bey El-Colli. La bataille fut
 » sanglante; El-Hadj ben Ganâ parvint néanmoins à refouler
 » l'ennemi, mais il fut tué dans l'action (vers 1764). »

Arrêtons là, pour le moment, notre traduction ; nous y revien-
 drons à la suite des événements. On a remarqué le fouillis d'a-
 nachronismes qui précède; j'ai souligné les plus choquants en
 mettant les dates en regard pour démontrer combien l'auteur de
 cette généalogie imaginaire s'est fourvoyé en plaçant un même
 personnage en scène à des siècles d'intervalle. Qui veut trop
 prouver ne prouve rien, et oublie surtout les faits historiques,
 indiscutables et authentiques.

Cependant, une vérité se dégage, d'après les Ben Ganâ eux-
 mêmes : c'est qu'ils ne sont pas de la vieille race féodale arabe
 des Douaouda, et que le berceau de leur famille est à Redjas,
 c'est-à-dire à côté de la petite ville kabyle de Mila, au Nord-
 Ouest de Constantine. Ils ne se disent pas non plus issus du ma-
 rabout Sidi Seliman El-Medjedoub.

Que le lecteur veuille bien suivre la piste que je vais lui indi-
 quer. Ceux qui, sur place, désireront constater les faits, trouve-
 ront chaudes encore et même habitées par des collatéraux, cha-
 cune des étapes de cette famille.

Au commencement du XVIII^e siècle, vivait dans les montagnes
 du Jurjura, au village de Koukou, une femme du nom de Ganâ,
 jouissant d'une réputation de beauté merveilleuse. Elle était
 veuve, et les nombreux prétendants à sa main finirent par se
 disputer et tellement ensanglanter le pays de leurs querelles,
 que la Djemaâ, ou Conseil des anciens de Koukou, prononça l'ex-
 pulsion de Ganâ et des siens. La chronique des Aït-Ganâ s'est
 conservée dans la tradition locale des montagnards kabyles.
 Ganâ avait un fils du nom de Yahia. Elle émigra donc avec sa
 famille et alla chercher un refuge chez les Flissat-Oum-el-Lil.
 Un homme des Flissa, nommé Abd-El-Azziz, de la fraction des

Beni-Amran, possesseur de vastes étendues de terrain, aurait épousé, dit-on, la belle Ganâ, et cédé une partie de ses terres à Yahia, son fils, pour son établissement, et celui-ci se fixa définitivement dans la tribu. On montre encore, au-dessus du village de Tiguenatin, la tombe de ce Yahia ben Ganâ, qui fut l'ancêtre de la famille des Oulad-ben-Zamoum laquelle vit encore dans cette partie de la Kabylie (1).

Les autres frères ou fils de Ganâ se dispersèrent ; l'un d'eux alla faire souche dans les plaines où nous avons créé depuis notre centre d'Orléansville. Mais la branche qui nous intéresse le plus et que nous allons suivre pas à pas est celle qui, de la vallée du Sebaou, passa dans la vallée de Bougie. Elle s'établit dans la tribu des Fenaïa et finit par y créer une petite bourgade qui s'appelle toujours Aït-Ganâ. Le Kabyle, à moins qu'il soit riche, ne reste pas en place. Il émigre et va travailler au loin, jusqu'à ce qu'il ait ramassé un petit pécule qu'il apporte chez lui. Les Aït-Ganâ étaient et sont encore aujourd'hui forgerons à leur village des Fenaïa. Or, l'un d'eux, du nom de Mahmoud, — celui que la notice ci-dessus fait arriver avec les Maures d'Espagne chassés par Ferdinand et Isabelle, — partit du pays de Bougie, exerçant sa profession sur son chemin. Il traversa ainsi, en effet, la vallée de l'oued El-Kebir, le Zouara, et établit enfin sa forge à Redjas, non loin de Mila. Il s'y maria et s'y fixa, cela est très exact, et il eut une nombreuse famille. Voilà l'ancêtre El-Haddad, — le forgeron, — dont parle le colonel Séroka. Le fils de Mahmoud est, en effet, Seliman (2), qui continua la profession de son père, et il eut à son tour un fils, Ganâ, celui qui eut le bonheur, avant de mourir, de voir ses enfants bien casés.

Un turc du nom de Ahmed, janissaire de la petite garnison de Collo, remplissait alors ce que nous appellerions l'emploi de va-

(1) Voir l'historique des Oulad-ben-Zamoum, par le commandant Robin (*Revue africaine*).

(2) Il ne faudrait pas confondre ce Seliman de Redjas avec Seliman ben El-Haddad, le chérif des Aïad dont il a été fait mention plus haut. Ces homonymies, fréquentes chez les indigènes, permettent des rattachements, des substitutions intéressées qui déroutent ensuite le généalogiste mal renseigné.

guemestre et faisait fréquemment le voyage de Collo à Constantine pour les besoins de son service. Soit qu'il eût à faire ferrer son cheval ou qu'attardé en route, il s'arrêtât par hasard à Redjas, il demanda l'hospitalité à Ganá et y revint. Ses relations devenues intimes dans la maison de l'artisan, il épousa une de ses filles. Nous verrons que Ahmed, le janissaire, avançant en grade, fut d'abord agha de Collo, d'où lui fut donné le surnom de Colli, car il était originaire de Roumélie ; il arriva à la dignité de Bey de Constantine, et de là date la fortune des Ben Ganá. Il n'y a pas d'autres antécédents à chercher.

Telle serait, d'après les mieux informés et l'opinion générale, l'origine des Ben Ganá ; personne ne l'ignore à Constantine, et encore moins chez les Kabyles des environs de Mila. Il y a trente ans, pendant que j'expéditionnais en Kabylie, et sous la tente, durant nos soirées, que de fois le vieux Bou Akkaz ben Achour, cheïkh du Ferdjioua, ou bien encore Bou Renan ben Azeddin, cheïkh du Zouara, m'ont-ils fait raconter, par des vieillards de leur pays, les événements passés. Ils rappelaient que leurs pères allaient ferrer leurs chevaux ou réparer leurs ferrailles à Redjas, chez Ben Ganá, l'ancêtre du cheïkh El-Arab de l'époque où nous étions alors, Si Bou Aziz.

C'est vers la fin de l'année 1756 que Ahmed-Bey El-Colli arrivait au pouvoir. De sa femme, fille de Ganá, il n'avait pas eu d'enfants. Il se décida alors à en épouser une seconde, et en même temps s'allier à l'une des familles les plus puissantes de l'époque. Il se maria donc à la fille de Mokrani, seigneur de la Medjana.

Le caractère affable d'Ahmed-Bey lui gagna la sympathie des populations, et plusieurs tribus jusque-là récalcitrantes lui firent acte de soumission. Le cheïkh El-Arab Ali Bou Okkaz fut du nombre des réconciliés, et nous avons vu déjà que Mbarká bent Ben Ganá, belle-sœur du Bey, se maria au neveu du chef douadien. Bien qu'uni à une seconde femme, Ahmed-Bey conserva une vive affection à la première, qu'il ne divorça point, et combla sa famille de marques de sollicitude. Les uns devinrent propriétaires de terres aux environs de Redjas, d'autres allèrent fonder une colonie prospère qui porte encore le nom de Ganadla, dans

la vallée du Zéramna. Enfin, une troisième fille Ben Ganá était mariée à un autre Turc qui, quelque temps après, devenait Khaznadji ou trésorier à Alger.

Mbarka bent Ben Ganá suivit son mari dans le Sud. Elle avait un jeune frère, du nom de Ganá, qui l'accompagna et alla souvent la visiter ensuite, passant même des saisons entières auprès d'elle. Nous avons déjà dit que l'existence des Arabes nomades, qui, comparables à la marée, ont tous les ans un flux et reflux du Sud au Nord, avait plu au jeune Ganá et l'attachait à ces régions. Voici maintenant les circonstances qui firent éclore ses visées ambitieuses et lui attirèrent des partisans; ce ne sont point des histoires comme en racontent à leur aise les Ben Ganá, mais l'histoire exacte de leur arrivée dans le Sahara. Les tribus nomades étaient divisées en deux partis distincts, depuis les événements auxquels Oum Hani avait donné naissance. Les anciens partisans de l'héroïne, tels que les Ahl-ben-Ali, Chorfa, Ramra, obligés de plier devant la force, reconnaissaient l'autorité suprême du cheikh El-Arab Ali Bou Okkaz, mais ne l'aimaient pas et n'attendaient qu'une occasion, un homme énergique qui se mit à leur tête pour se déclarer ouvertement hostiles. Ali Bou Okkaz, de son côté, nourrissait une haine profonde contre les Ahl-ben-Ali et consorts, qui, subissant jadis l'influence de Oum Hani, avaient assassiné son grand-père, son grand-oncle et plusieurs autres membres de sa famille; lui aussi n'attendait que le moment de se venger avec éclat. L'occasion se présenta: ceux qu'il détestait lui désobéirent. Sous un prétexte quelconque, il réunit leurs principaux cavaliers à une assemblée, et là, les fit massacrer jusqu'au dernier. Cette terrible vengeance exaspéra beaucoup de gens. On porta des plaintes au Bey, qui adressa des remontrances sévères et même des menaces de châtement. Ali Bou Okkaz répondit audacieusement qu'il était maître chez lui et rompit même toute relation avec le Bey Ahmed El-Colli. Les Ahl-ben-Ali avaient dû rentrer dans le Tel et se placer sous la protection de l'autorité. L'idée vint-elle de Ben Ganá, qui avait vécu quelque temps au milieu des Nomades et assisté à leurs querelles, ou bien fut-elle inspirée par la politique turque, qui avait tout à gagner en entretenant les divisions et les haines?

Toujours est-il que les mécontents obtinrent des faveurs et des secours des Turcs, par l'entremise de ce même Ganá. Mais ce qui compléta encore la scission entre les Arabes et créa, en un mot, le sof, — nom qui reviendra souvent dans le cours de cette étude, le sof, en faveur de tel ou tel autre parti — fut le fameux pèlerinage de cette époque. En effet, c'est Ganá qui en prit la direction. Ce n'était point alors comme aujourd'hui que les choses se passaient en pareil cas. Les Musulmans des provinces occidentales de l'Afrique ne partaient pas pour l'Orient sur des paquebots qui en quelques jours les déposaient sur la plage de Djedda et les rapatriaient ensuite avec la même facilité — système actuel aussi nuisible sous le rapport politique que sanitaire — ils s'organisaient en grandes caravanes et voyageaient par terre durant de longs mois, ce qui contribuait à calmer leurs ardeurs fanatiques et à purifier leur corps infecté.

Ganá partit ainsi avec les pèlerins des Ahl ben Ali et autres gens du Sahara, se joignant à la grande caravane ou *Rekeb* venant du Maroc et qui, semblable à un fleuve, recueillait dans son sein, le long du parcours, le contingent des nombreux affluents arrivant par les deux rives. C'était d'habitude un prince de la famille Chérifienne du Maroc qui avait le commandement du Rekeb ou caravane des pèlerins. Il est fort prétentieux d'assurer que les Ben-Ganá, qui étaient des inconnus à cette époque, donnèrent leur nom au pèlerinage; mais, quoiqu'il en soit, un des leurs marchait en effet avec le groupe parti du Sahara de Constantine. Soit que Ganá eût déjà quelque fortune personnelle ou que le Bey son parent eût mis de larges subsides à sa disposition, ce qui est plus probable, il fut très généreux envers ses compagnons de route auxquels ils prodigua aussi des caresses pour gagner leur confiance. Au retour des lieux saints, les Ahl ben Ali se présentaient en masse devant le Bey et lui demandaient El-Hadj ben Ganá pour chef. La combinaison avait pleinement réussi, mais fallait-il encore la mettre en pratique. El-Hadj ben Ganá n'aurait pu se présenter dans le Sahara malgré le dévouement de ses quelques partisans. Il fallut renforcer la petite garnison turque de Biskra pour le protéger, et c'est sous

le canon de cette citadelle qu'il devait se tenir, ne dépassant guère l'oasis de Sidi-Okba. Le véritable cheikh El-Arab Ali bou Okkaz, restait maître de tout le plat pays du Sud.

Le chérif Sid-El-Haoussin El-Ourtilani, qui a laissé un livre d'impressions de voyage en allant à la Mecque, nous indique la zone où se tenait El-Hadj ben Ganá lorsqu'il passa par Biskra en 1762, en même temps que sa situation politique : « Nous partimes de Sidi-Okba, dit-il, nous dirigeant vers Zeribet. Pendant cette journée nous fîmes la rencontre du fils du cheikh El-Hadj ben Ganá. Ce cheikh est un homme généreux qui par ses libéralités s'est attaché les Arabes. Il est très écouté des Turcs qui lui accordent ce qu'il demande. Il vient au secours des pauvres et ne les abandonne pas ; la paix règne grâce à lui, car dans la province de Constantine il advient des troubles à chaque changement de gouverneur, mais grâce à Dieu ce cheikh est en bonnes relations avec chaque nouveau gouverneur, en raison de sa manière d'agir. »

Il est certain que El-Hadj ben Ganá, créature des Turcs, ne pouvait avoir avec ses protecteurs que de bonnes relations. Mais Ali bou Okkaz de son côté supportait difficilement la présence d'un rival ayant comme lui le titre de cheikh El-Arab. Il alla camper à Sidi-Khaled afin de le surveiller et profitant d'une imprudence de sa part, il lui enleva à peu près toute sa zemala l'obligeant à chercher un refuge dans la montagne chez les Oulad-Zeïan. De là Ben Ganá se sauva à Constantine où il resta avec le titre pompeux de cheikh El-Arab, mais *in partibus*, car ses administrés consistaient en quelques clients trop compromis pour continuer à habiter le Sahara qui s'étaient attachés à sa fortune. C'est dans ces conditions qu'il accompagna le Bey Ahmed-El-Colli, son beau-frère, dans l'expédition qu'il entreprit contre les montagnards des Flissa de la Kabyle occidentale. Il dut s'y conduire bravement puisqu'il fut tué dans l'action, mais il importe de remarquer qu'il combattait en quelque sorte en volon-

taire isolé. En lisant cet épisode dans la chronique des Beys de Constantine, où il est dit : « le cheikh El-Arab El-Hadj ben Ganâ tomba aux côtés du Bey », on serait disposé à croire que les nomades du Sahara faisaient partie du corps d'armée, tandis qu'ils étaient alors eux-mêmes en insurrection contre les Turcs ayant à leur tête le vrai cheikh El-Arab Si-Ali bou Okkaz.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)
